1789 Fr.
15273
Case
FRC
19259

LE CRI DU SAGE.

Par une Femme.

Il eſt tems d'élever la voix ; le bon ſens, la ſageſſe ne ſauroient plus obſerver le ſilence ; il eſt tems de dire définitivement à la Nation, que ſi elle ne ſe décide pas promptement à ne faire qu'un travail, elle entraîne ſous peu la chûte du Royaume, qu'elle ôtera à jamais la confiance, & que le mal deviendra incurable.

Les anciens François ne péchoient que par trop d'ignorance ; les modernes gatent tout pour avoir trop acquis.

A force d'idées & de lumieres, ils ſe trouvent aujourd'hui dans une confuſion épouvantable.

La Patrie qui attend avec impatience ſon ſalut de leur ſageſſe & de leur entrepriſe, voit déjà avec peine qu'ils ne s'entendent pas & qu'ils touchent au fatal moment de devenir la fable de l'Europe.

THE NEWBERRY
LIBRARY

Oui, Meſſieurs, votre diſcorde va non-ſeulement jetter le feu dans les quatre coins de la France, mais ſoulever nos ennemis, les encourager contre nous, & nous perdre par votre faute ; puiſſiez-vous lire avec attention la Lettre au Peuple, les Remarques patriotiques & ſurtout le Bonheur primitif de l'homme, & parcourir les Chapitres avec autant de rapidité que je ſuis arrivé au Regne de Louis XVI, & vous rappeler que malgré cette précipitation, on peut s'arrêter, & refléchir ſur quelques paſſages qui offrent des obſervations auſſi utiles que ſalutaires.

Depuis long-tems j'obſerve les hommes ; j'ai été forcée de reconnoître que que la plupart ont le cœur flétri, l'ame abjecte, l'eſprit énervé & le génie malfaiteur.

Peut-on ſans rougir ſe déclarer homme aujourd'hui & ſe croire ſupérieur à nos ſages ancêtres, à ces nobles Chevaliers François qui défendoient à la fois la Patrie & les Dames.

O temps heureux considérés de nos jours comme des siécles fabuleux, puissiez-vous renaître parmi nous, redonner l'énergie qui manque aux François, & les rendre encore une fois redoutables à tous les Peuples !

Je veux examiner d'où part la source du vice, puis-je la reconnoître sans trahir à la fois mon sexe & mon caractère. L'effort est pénible ; & quoiqu'il puisse m'en coûter de dévoiler ce sexe qui s'est lui-même démasqué, je le trahirai dans ce moment pour le servir un jour.

O Femmes ! Qu'avez-vous fait ? Qu'avez-vous produit? avez-vous pu croire qu'en vous jettant à la tête des hommes, vous conserveriez votre empire; il est détruit, & vos graces naturelles ont disparu avec cette noble pudeur qui rendoit jadis les femmes si touchantes & si cheres à leurs yeux.

Vous avez abandonné les renes de vos maisons, vous avez éloigné vos enfants de vos seins maternels; livrés dans les bras de serviteurs corrompus, ils ont appris à vous hair, à vous mépriser.

O sexe, tout à la fois séduisant & perfide ! O sexe tout à la fois foible & tout-puissant ! O sexe à la fin trompeur & trompé ! O vous, qui avez égaré les hommes qui vous punissent aujourd'hui de cet égarement par le mépris qu'ils font de vos charmes, de vos attaques & de vos nouveaux efforts ! Quelle est actuellement votre consistance ? Les hommes se sont instruits par vous-mêmes, de vos travers, de vos détours, de vos ruses, de vos inconséquences ; & ils sont enfin à leur tour devenus femmes.

Peut-on voir sans pitié la suffisance de nos jeunes gens, la légereté de nos vieillards sur des objets majeurs, & l'extravagance des hommes d'un âge raisonnable, sans se récrier contre le siécle & contre les mœurs.

On parle encore de vertus & de patriotisme ; si l'un & l'autre existoient véritablement, ils se feroient déjà fait sentir aux États-Généraux ; tous les cahiers seroient confondus, & les trois Ordres ensemble ne pourroient dans cette réunion qu'opiner pour le bien public.

Mais si l'esprit de parti vient à l'emporter dans cette Assemblée sur la bienséance, la raison & la justice, ces États-Généraux qu'on a désiré depuis si long-temps, ne seront donc réunis que pour semer la discorde.

Je l'ai prédit; puisse cette prédiction se détourner & me faire voir que je fus mauvais prophéte ; mais en même-temps, j'obtiendrai le titre de bonne citoyenne.

Vous devez, Messieurs, rassurer ce public impatient.

Qui peut ramener le calme si ce n'est votre union? qui peut enfin établir la confiance, faire refleurir le commerce, si ce n'est l'harmonie dans vos Assemblées; pour vous accorder, il faut fronder vos prétentions particulieres, convaincre le Tiers-Etat qu'il n'a pas le droit lui seul de créer de nouvelles loix, & représenter au Clergé qu'il doit se dépouiller dans ce moment du faste de ses dignités & de la majeure partie de ses prérogatives.

Persuadez à la Noblesse, que c'est une injustice, une vexation criante, de refuser de siéger avec le Tiers-État, comme

s'il y avoit entre ces deux Ordres des barrieres invincibles.

Il n'y a pas de jour qu'un Noble ſans fortune ne ſollicite la main d'une demoiſelle du Tiers-État. Il n'y a pas de demoiſelle d'un ſang illuſtre qui n'ait mêlé ce ſang avec celui du Tiers-État ; & dans ce moment de détreſſe, dans un tems de calamité, vous craignez, Meſſieurs, de mêler vos idées avec celles des hommes qui vous valent peut-être.

Que l'honneur vous parle, que le bien de la patrie vous guide; & ſans perdre vos titres & vos dignités, vous n'en ſerez pas moins l'ami de vos freres, leurs ſupérieurs en modeſtie puiſque vous renoncerez dans un moment d'union à votre rang, à ces droits que le rang vous donne & qui doivent être ſacrés dans toute autre circonſtance, mais qui ſont injuſtes & déplacés dans cette révolution.

Voila, Meſſieurs, ce qu'il étoit important d'obſerver aux trois Ordres.

J'oſe me flatter que ces obſervations ne ſauroient vous déplaire en faveur du motif qui me les a inſpirées.

Je vois que l'alarme regagne les esprits, que la confiance acheve de se perdre chaque jour, & que tout vient désespérant.

Espérons cependant qu'une crise favorable, va se faire avant peu dans les États-Généraux : je n'ai pu m'en défendre; la crainte que j'ai que la Nation va se perdre & entraîner celle de ma patrie, m'a transporté au-dessus de moi-même. Je m'écrie, je m'élance, & mon zèle perce à travers le préjugé.

On peut exclure les femmes de toutes Assemblées nationales, mais mon génie bienfaisant me porte au milieu de cette Assemblée, il lui dira avec fermeté que l'honneur même des premiers des Gentilhommes Français fut fondé sur le bien de la Patrie, & qu'il s'écarte de ces nobles principes en s'éloignant du sein du reste de la Nation.

Si l'amour-propre l'emporte sur la raison, sans doute, Messieurs, vous allez condamner cet écrit ; mais l'auteur a une trop grande idée de vos nobles procédés, pour ne pas espérer que vos véritables sentimens l'emporteront sur cet

248

amour-propre, & si dans cette circonstance il a employé le ton impératif de son sexe, c'est qu'il a senti qu'aux grands maux, il falloit apposer les grands remedes. Et en vous assurant en même-tems que si son zéle patriotique l'a porté trop loin, le respect & l'estime qui vous sont dus, Messieurs, le ramene à ses véritables principes, & lui font reconnoître que la modestie doit être le fond de son caractère.

Un des deux partis doit céder; vraisemblablement, celui du Clergé suivra l'impulsion de celui de la Noblesse.

Est-ce au Tiers-État qu'il convient d'abandoner le sien? Est-ce à la Noblesse de se départir de ses préjugés; ces préjugés ne sont-ils pas leurs droits, & ces droits ne sont-ils pas la gloire & le soutien de la Monarchie Françoise?

On ne peut se dissimuler que les cahiers du troisieme Ordre ont dû révolter la Noblesse, mais enfin, on peut tout ramener à la bienséance; & celui qui cédera, de la Noblesse ou du Tiers-État, sera toujours le parti patriotique à qui la France devra son salut.